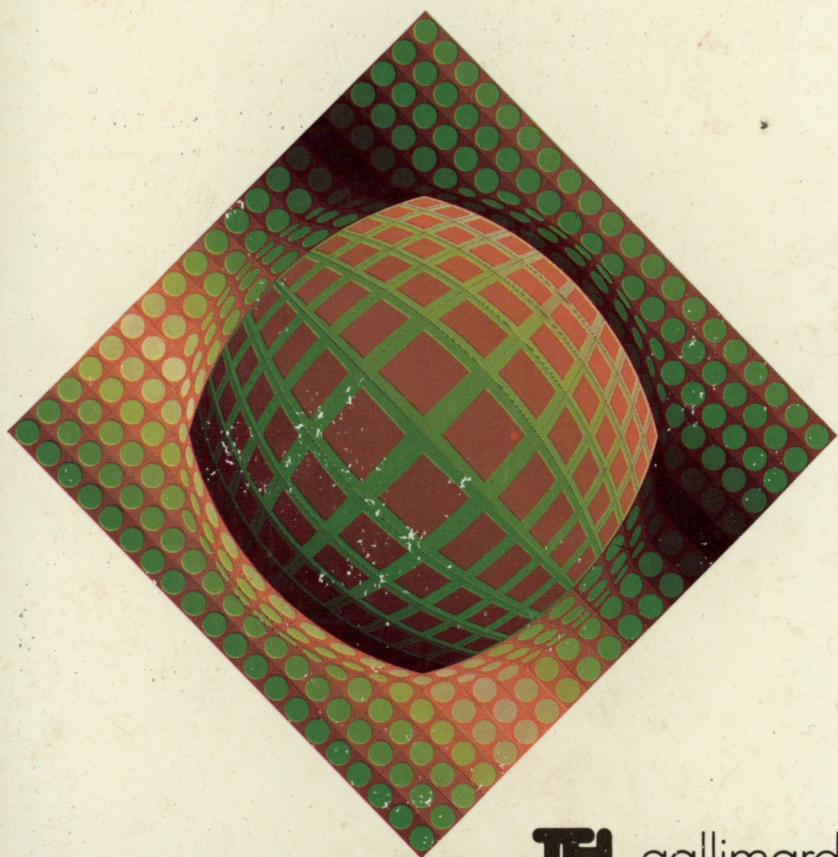


# GROETHUYSEN

origines de l'esprit  
bourgeois en france



Extrait de la publication

**TEL** gallimard









## PRÉFACE

### Lettre à Jean Paulhan.

*Perchance to dream.*  
(HAMLET).

*Mais non, cher ami, je n'ai pas inventé le bourgeois. Je n'ai fait qu'essayer de définir et de délimiter un phénomène que bien d'autres avant moi ont décrit. Le bourgeois qui n'était rien est devenu tout. Je voudrais montrer qu'il est quelque chose. Il fut une époque où il se disait homme, homme tout court ; il représentait à lui seul l'espèce humaine. Bourgeois alors n'avait pas de sens précis. Je crois le moment venu où l'on peut mieux préciser la signification du terme, où être bourgeois veut dire quelque chose. C'est ce quelque chose que je voudrais définir, ou plutôt je voudrais que le bourgeois le définît lui-même. Il est maintenant assez vieux pour le faire ; il a atteint l'âge de réflexion. Je sais qu'il est toujours quelque peu pénible de se délimiter soi-même, et de se voir réduit à ce qu'on a été réellement. On se résigne difficilement à ne pas avoir été autre chose. Mais c'est précisément en quoi consiste la connaissance de soi-même : reconnaître sa propre réalité dans le vaste domaine du possible.*

*Aussi ne puis-je pas bien comprendre pourquoi le bourgeois d'ordinaire n'aime pas qu'on l'appelle par son nom. Les rois se sont bien appelés rois, les ecclésiastiques, ecclésiastiques, les chevaliers, chevaliers ; lui, il tient à garder l'incognito. Libre à vous en lui adressant la parole de l'appeler homme des temps modernes, esprit avancé, ou de le désigner par le nom de son pays ; mais il est difficile de lui*

*dire qu'il est bourgeois. Pourtant il faut bien commencer par là et le lui faire dire, pour que du tout il sache se voir tel qu'il est, et puisse faire l'examen de soi-même.*

*Mais pour y réussir, il faut l'aborder avec respect, éviter tout ce qui pourrait déprécier ses titres. Evidemment il n'est pas à lui seul le représentant de l'espèce humaine, il n'est qu'un type d'humanité. Mais parmi les tentatives multiples du genre humain pour organiser la vie, son expérience demeure l'une des plus remarquables, je dirais même l'une des mieux « réussies », surtout si l'on considère qu'elle fut faite avec le moins d'hypothèses possible et que par conséquent ses résultats paraissent bien acquis. Il a voulu vivre dans ce monde, sans en supposer un autre, ou du moins sans faire dépendre dans la pratique sa vie d'une telle supposition. Il a fait le geste de l'homme éveillé. Il a dit : « Je suis ». Non pas : « Je rêve, donc je suis ». (La pensée ne l'aurait pas fait sortir du rêve ; je pense, je rêve — rêve de métaphysicien) mais bien : « J'agis, donc je ne rêve pas, donc je suis. » Vient ensuite la prise de possession, (le moi maître des choses, l'avoir précédant l'être). Travail d'abord, propriété ensuite.*

*Direz-vous encore que le bourgeois n'existe pas ? C'est l'être qui existe par définition, c'est l'homme du : je suis. Il a dû lutter longtemps pour devenir cet homme, pour se convaincre de son existence, pour pouvoir affirmer qu'il est. Que n'a-t-on pas dit pour l'en empêcher ? Et lui, pour toute réponse, il a agi. « Vivons-nous, Chrétiens, vivons-nous ? » demande Bossuet. Le bourgeois a répondu : « Je vis », timidement d'abord, ensuite avec plus d'assurance à mesure qu'il apprenait à vivre. « La vie est un songe un peu moins inconstant », dit Pascal. Le bourgeois a cru à la vie et a su donner de la constance au rêve. « Que la place est petite que nous occupons en ce monde, dit encore Bossuet, et il continue : « Je ne sais si ce que j'appelle veiller n'est peut-être pas une partie un peu plus excitée d'un sommeil profond ; et si je vois des choses réelles, ou si je suis seulement troublé, par des fantaisies et par de vains simulacres ». Le bourgeois, lui, sait qu'il est éveillé. Il s'est mis à l'œuvre, il a appri-*

*voisé les fantômes ; il a mis la main sur les choses, il a tout remué et tout ordonné. Mal éveillé d'abord et d'une démarche parfois hésitante, il a trouvé sa place, si petite soit-elle, dans l'ordre du temps et de l'espace et s'est installé dans « ce recoin de l'univers ».*

*J'essaie de vous retracer la philosophie du bourgeois, philosophie paradoxale s'il en est, quand on se borne à l'envisager du point de vue de la connaissance pure. Car qu'y a-t-il de plus étonnant que la justification des apparences sur laquelle elle repose tout entière ? Les choses sont proches ou lointaines selon que l'expérience nous le démontre. Le monde est là où je suis. De même, l'affirmation de la réalité du moment présent par rapport à ce qui a été et ce qui sera est parfaitement absurde. Mais précisément la philosophie bourgeoise n'est pas fondée sur la spéculation : elle est le résultat d'une expérience vitale. Dans l'ordre biologique on pourrait voir en elle une tentative d'adaptation poussée plus loin que toutes celles du passé, un retour de la pensée à la vie. La pensée abandonnée à elle-même ne pouvait aboutir qu'au rêve d'une réalité au delà du rêve. Pour sortir d'un rêve, il ne sert à rien de vouloir penser son rêve ; on ne fait que rêver qu'on rêve. Le rêve s'ajoute au rêve sans fin. Il faut donc pour ainsi dire brusquer les choses, ne pas chercher à savoir où on est, avant de bâtir des « maisons superbes », mais commencer par là. Ou autrement dit : commencer par vivre, sans savoir d'où on vient et où on va.*

*Je sais que ce n'est pas ainsi qu'on présente d'ordinaire les choses. Le bourgeois aurait commencé, suppose-t-on, par discuter les fantômes et voyant qu'il n'y en avait point, il aurait tranquillement joui de la lumière du jour. Ce sont donc les connaissances du bourgeois qui l'auraient formé, et comme ses connaissances ne lui sont pas venues de lui-même, il attribue généreusement le mérite de sa formation aux philosophes et aux hommes de sciences, qui lui auraient appris à voir les choses comme elles sont. Mais les sciences ne lui ont pas appris à vivre ; tout au plus lui ont-elles fourni des argu-*



ments à mesure qu'il s'est agi de défendre et de délimiter son acquis. Il n'a pas tout simplement rectifié ses conceptions du monde, substituant la vérité à l'erreur. Il a renversé l'ordre des questions, concevant le monde en fonction de la vie, au lieu de chercher à se comprendre lui-même en fonction d'un tout. Le bourgeois dira, il est vrai, que s'il en est ainsi, c'est précisément parce que l'ensemble de l'univers nous échappe, mais c'est renverser l'ordre des choses que de concevoir ainsi l'évolution bourgeoise. « Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans que je sache pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point plutôt qu'à un autre de toute l'éternité qui m'a précédé et de toute celle qui me suit ». Le bourgeois ne le sait pas plus que Pascal. Cependant il n'a pas dit : « Ne sachant pas où je suis, je me laisse vivre » (c'est l'erreur de Pascal de le présenter ainsi) mais : « Sachant vivre, je puis me passer de savoir où je suis. »

Je voudrais donc montrer ici comment le bourgeois a appris à vivre. C'est bien difficile de le savoir, j'en conviens, cher ami. En effet, l'homme qui agit parle peu, ou, s'il parle, il sort de l'action et il faut se méfier de ses théories. Ainsi les philosophes nous ont dit bien des choses sur les origines de l'univers et sur la destinée de l'homme, et rien ne semble d'abord nous empêcher d'y rechercher l'expression de l'esprit bourgeois, mais je me méfie un peu de leurs systèmes. J'y vois des mondes de toutes sortes, bien différents entre eux. Le bourgeois ne vit dans aucun de ces mondes. Il a son chez-soi et s'y est installé. C'est lui qui se l'est aménagé ; c'est son œuvre. Les philosophes ensuite l'ont interprété à leur manière, et leurs interprétations, certes, sont fort instructives pour nous le faire connaître, mais c'est toujours à l'œuvre même qu'il faut remonter, ne fût-ce que pour bien comprendre les philosophies.

Ce n'est pas à dire que je veuille surprendre le bourgeois en dehors de toute idée. C'est au contraire l'idéologie bourgeoise que je cherche à bien comprendre, l'idéologie

qui est avant tout système et que tout système moderne présuppose. C'est par rapport à tout système, l'acte qui précède le verbe. Aussi ne faut-il pas vouloir l'isoler de la vie. Commençons toujours par le : « Je vis », ainsi seulement nous saisirons la vraie gradation des valeurs bourgeoises, et la marche de la pensée moderne.

Il y eut un temps où le bourgeois aimait à se faire philosophe, et c'est fort bien. Mais avant de vouloir discuter avec lui sur Dieu et sur l'univers, tâchons de bien comprendre ce qu'il fait, comment il agit et réagit. Je travaille, je prévois. Il faut prévoir. L'honnête homme prévoit. Nous pouvons nous arrêter là. C'est d'ailleurs ce que fait souvent le bourgeois quand il déclare que seule la morale importe. La prévisibilité suppose des lois qui règlent toutes choses. Il règne un ordre admirable dans l'univers. Il existe une suprême sagesse qui a tout ordonné. Rien n'empêche le bourgeois de s'arrêter à de telles conceptions ou aussi d'en choisir d'autres qui pourront lui interpréter la marche de l'univers. Mais il faut toujours en revenir au fait initial, à l'expérience vécue, à ce fait d'ordre sociologique que représente une expérience faite en commun, confirmées tous les jours et devant à son tour servir de fondement à l'organisation d'une vie nouvelle. Voilà bien le point de départ.

Nous nous rendons de mieux en mieux compte que nous ne représentons qu'une manière d'être homme, la nôtre. Nous nous reconnaissons périssables. Le bourgeois n'est rien de définitif. Il fut un temps où il n'était pas. Il a des origines, et c'est précisément en remontant à ses origines qu'il apprendra à se connaître. Connais-toi toi-même : par l'histoire. Sache en revivant les temps où tu n'étais pas, et en passant par les temps où tu commençais à être, te voir comme si déjà tu n'étais plus. C'est en quoi consiste la conscience historique, l'œuvre de l'historien pour qui tout devient passé.

J'ai donc interrogé le bourgeois, je l'ai fait parler. Ou plutôt d'autres l'ont fait parler avant moi, les curés avant tout. Il y a eu un temps où le bourgeois n'étant pas

encore bien sûr de lui-même cherchait à se justifier devant ceux qui lui reprochaient de l'être trop. Il voulait prouver qu'il avait raison, et les curés dans leurs sermons nous ont conservé ses arguments, bien entendu pour les réfuter de leur mieux. Ce sont des débats passionnés au cours desquels on voit se former la conscience bourgeoise. Suffit-il d'être honnête homme, ou faut-il être dévôt ? Le bourgeois d'abord ne le sait pas trop, mais avec le temps la réponse ne saurait plus faire de doute pour lui, non qu'il l'ait établie par des raisonnements métaphysiques, mais bien par une évidence de fait, l'existence de l'honnête homme pur et simple ne pouvant plus être contestée. Il déclare alors son indépendance et ne veut plus rien savoir d'un monde où il ne peut figurer que comme pécheur.

Tout cela, vous le trouverez consigné dans les témoignages que j'ai recueillis un peu partout, dans les sermons d'un Bossuet aussi bien que dans les prêches d'humbles curés de campagne, dans les écrits des Jansénistes qui, invoquant la grande figure de saint Augustin, lancent le défi à l'homme nouveau aussi bien que dans ceux des Jésuites qui l'accueillent et veulent le ramener aux autels. Enfin dans ces écrits pédagogiques, si nombreux dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, où l'on voit le bourgeois ayant constitué son patrimoine moral le remettre à la garde de ses enfants. Vous parlerai-je encore de toute la riche documentation de la révolution française, si abondante en témoignages venus de ceux qui d'habitude n'en laissent pas, à moins que quelque grand événement ne les fasse parler et dont les dires nous permettent alors d'approcher plus près des réalités et de voir tout un monde là où souvent nous n'apercevions que des théories.

C'est ce monde que j'ai essayé de comprendre : le monde bourgeois. Nous y vivons tous, et rien ne nous est devenu plus familier. Pourtant, quand il nous arrive de nous en détacher, tout en fixant notre attention sur ce qui nous entoure, il se peut que nous nous étonnions de nous y trouver et d'y avoir toujours vécu sans demander plus, et c'est bien ce qu'il faut pour le comprendre. Vous rappelez-vous ce

*mot de l'auteur des Lettres Persanes qui sut regarder les choses de près, tout en les voyant de loin : « Je regarde tous les peuples de l'Europe avec la même impartialité que les différents peuples de l'île de Madagascar » ? J'ai souvent pensé à Montesquieu pendant que je voyageais dans le monde bourgeois. Puissiez-vous trouver, cher ami, quelque intérêt à mes récits !*

B. G.



**INTRODUCTION**

**L'ÉGLISE ET LA FORMATION  
DE LA CONSCIENCE BOURGEOISE**



# I

## Le simple Fidèle

« L'Église inspirée de Dieu, dit Bossuet, et instruite par les saints apôtres, a tellement disposé l'année, qu'on y trouve avec la vic, avec les mystères, avec la prédication et la doctrine de Jésus-Christ, le vrai fruit de toutes ces choses dans les admirables vertus de ses serviteurs, et dans les exemples de ses saints ; et enfin un mystérieux abrégé de l'Ancien et du Nouveau Testament et de toute l'histoire ecclésiastique »<sup>1</sup>. Et ce n'est pas seulement dans les fêtes, qui sont, « comme autant d'époques sacrées, qui nous rappellent annuellement les mystères et les principaux articles de notre croyance »<sup>2</sup>, dans les fêtes « que l'on peut regarder pour cette raison, comme une espèce de catéchisme, qui grave dans la mémoire des hommes les plus grossiers, les principales vertus de la foi chrétienne »<sup>3</sup>, que le peuple puisera son instruction religieuse : tout ce qui a rapport au culte lui enseigne la foi.

« Le premier objet qui se montre dans les dehors d'une Paroisse Catholique, c'est la Tour et la Croix. Cette Croix qui est élevée au lieu le plus éminent est l'abrégé

1. Bossuet. *Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche*.

2. Réguis. *La Voix du Pasteur*. Discours familiers d'un curé à ses paroissiens pour tous les dimanches de l'année. 1773, tome IV, 2<sup>e</sup> Dominicale, page 230. Les sermons de l'abbé Réguis, curé de Gap, sont une des sources les plus précieuses pour connaître l'esprit des différentes classes sociales dans une petite ville, sous l'ancien régime.

3. *Ibid.*, page 213.



de votre foi ». Entrez ensuite « dans les Églises Paroissiales : entrez dans les Abbayes anciennes, dans la première Église du diocèse, ou dans d'autres Cathédrales : vous y trouverez les mêmes objets et les mêmes instruments, ici en petit, ailleurs avec un air d'appareil et de grandeur ». Et, dans ces instruments, « toute la religion catholique se trouve nettement exprimée ». Si ensuite vous sortez « des temples, où toute la religion se retrace à vos yeux, même sans livres et sans peintures, vous trouvez une dernière leçon dans le lieu consacré à la sépulture de vos familles... C'est ainsi que les usages de l'Église catholique sont pour vous avec les figures peintes un livre toujours ouvert »<sup>1</sup>, dit l'abbé Pluche, qui souvent nous donne de très intéressants aperçus sur l'esprit du simple fidèle.

C'est dans le cérémonial, et dans les « figures peintes », qu'avant même de connaître le texte, le simple fidèle aura appris sa religion. « Ainsi dès avant que vos Pasteurs vous aient fait aucune instruction, l'extérieur de l'Église Catholique vous a déjà appris très uniformément les principales vérités. Ce que les livres disent, le cérémonial le reedit en cent façons, et plus le tout se répète, plus le sens en est arrêté »<sup>2</sup>. Viendront ensuite les paroles qui s'ajoutent aux symboles. « Pendant que les cérémonies de la religion parlent à vos yeux, nous faisons retentir à vos oreilles les saintes vérités que vous avez apprises dès l'enfance, et dont l'Église vous rappelle le souvenir dans la célébration de ses fêtes »<sup>3</sup>.

Ainsi l'Église créera au fidèle tout un monde, un monde qui, comme l'autre, fait appel à toutes ses facultés et l'enveloppe tout entier. Mais tandis que, dans le monde apparent, il ne connaît que ce qu'il voit, et ignore l'ensemble, les visions de la foi, pour lui, forment un véritable univers, le seul qu'il connaisse et dont il sache dire ce que c'est. « Les hommes les plus fameux dans l'histoire et dans la conduite des affaires temporelles, sont pour vous comme s'ils n'avaient jamais été. Que je vous parle des pensées de Platon et de Confucius, ou des

1. Pluche. *Le Spectacle de la Nature*. Nouv. éd., 1750, tome VIII, 2<sup>e</sup> partie, pages 348 et suiv.

2. *Ibid.*, page 362.

3. Régis. *Op. cit.*, tome IV, 2<sup>e</sup> Dominicale, page 213

victoires d'Hannibal ou de Tamerlan, vous ne connaissez point ces gens-là, et c'est pour vous une très petite perte. Mais vous vous réjouissez à la naissance du saint Précurseur : vous quittez votre travail pour venir chanter les victoires du Diacre Estienne, des saints Apôtres, et de ceux qui ont confessé dans les tourments les merveilles de la Prédication Apostolique. C'est à quoi se réduit le savoir des Campagnes »<sup>1</sup>.

Ainsi le monde que connaissent les simples, est bien l'autre monde, tandis qu'ils ignorent celui-ci, ou plutôt, ce qu'ils en savent, ils ne le comprennent qu'à travers les visions de l'autre, qui lui interprètent le comment et le pourquoi des choses, lui enseignent d'où il vient et où il va, et lui révèlent le secret de la mort. Aussi, se détacherait-il de son Église, il ne s'y reconnaîtrait plus dans un monde, où tout serait autre et qui ne serait plus le sien ; car il n'y trouverait plus en quelque sorte que les signes inintelligibles d'une langue qui n'est pas celle dans laquelle il a appris à penser et à sentir.

Bossuet, dans ses *Réflexions sur un Écrit de M. Claude*, nous explique comment l'enfant incapable encore d'examen, peut néanmoins avoir la foi. « Il ne faut pas s'imaginer, dit-il, que les enfants en qui la raison commence à paraître, pour ne savoir pas arranger leurs raisonnements, soient incapables de ressentir l'impression de la vérité. On les voit apprendre à parler dans un âge plus infirme encore : de quelle sorte ils l'apprennent, par où ils font le discernement entre le nom et le verbe, le substantif et l'adjectif, ni ils ne le savent, ni nous, qui avons appris par cette méthode, ne le pouvons bien expliquer ; tant elle est profonde et cachée ! Nous apprenons à peu près de même le langage de l'Église ». « Une secrète lumière, continue Bossuet, nous conduit dans un état comme dans l'autre ; là c'est la raison, et ici la foi. La raison se développe peu à peu, et la foi, infuse par le baptême, en fait de même »<sup>2</sup>. Et, pourrions-nous ajouter, le simple fidèle, comme beaucoup d'entre ceux

1. Pluche. *Op. cit.*, tome VIII, 2<sup>e</sup> partie, pages 371 et suiv.

2. Bossuet. *Réflexions sur un Écrit de M. Claude*. Éd. Guérin, 1862, tome V, page 371.

qui, parlant leur langue, ne connaîtront jamais les règles de la grammaire, pourra vivre de la foi catholique tout en ignorant plus ou moins son catéchisme. Et quand il le saurait, l'ayant bien appris — ce qui n'était pas fréquent parmi les simples d'une certaine condition — en saurait-il beaucoup plus qu'il n'en savait avant ?

« Tout est prédication dans l'Église Catholique » ; « le culte extérieur » forme pour le catholique « une instruction perpétuelle ». L'Église « parle peu elle-même, et nous fait entendre beaucoup plus de choses qu'elle n'en dit chaque jour. Elle nous fait concevoir et méditer un grand nombre de vérités par les différentes parties de son extérieur, où tout a un sens clair, et un rapport net à la foi »<sup>1</sup>. C'est ainsi que l'Église aura créé une langue intelligible à tous. « Nos rites sacrés tiennent à nos dogmes ; ils en sont une profession de foi sensible et publique. A la portée du plus simple, ils réunissent dans la même doctrine le savant qui s'égarerait dans ses pensées, et l'ignorant qui n'en retiendrait aucune »<sup>2</sup>.

C'est dans cette instruction que se trouve le fond commun de la foi catholique ; c'est dans les fêtes surtout qui « ont toujours été le catéchisme vulgaire de la doctrine Évangélique, et un exercice toujours nouveau de tous les sentiments de la piété »<sup>3</sup>, que les fidèles retrouveront la foi qui les unit tous.

1. Pluche. *Op. cit.*, tome VIII, 2<sup>e</sup> partie, pages 214, 170 et 360.

2. Instruction pastorale de Monseigneur l'Évêque-Duc de Langres sur l'Excellence de la Religion. 1786, page 144.

3. Pluche. *Op. cit.*, tome VIII, 2<sup>e</sup> partie, page 145.

## II

### Les Gens éclairés

« C'est une erreur de s'imaginer qu'il faille toujours examiner avant que de croire, dit Bossuet. Le bonheur de ceux qui naissent, pour ainsi dire dans le sein de la vraie Église, c'est que Dieu lui ait donné une telle autorité, qu'on croit d'abord ce qu'elle propose, et que la foi précède, ou plutôt exclut l'examen ». « Heureux ceux, dit-il encore, en qui les préjugés humains sont joints à la vraie créance, que le Saint-Esprit met dans le cœur. Ils sont exempts d'une grande tentation »<sup>1</sup>. Car, ne pouvant concevoir qu'ils puissent être autre chose que catholiques, ils ne mettront pas en question une foi qui leur est commune à tous. C'est ce qu'explique très bien l'abbé Pluche, un savant du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui attachant moins d'importance aux arguments théologiques, pose souvent les questions en sociologue. Les fidèles, dit-il, « ne demandent non plus des preuves des dogmes, ou de l'Évangile, ou du Ministère, qu'ils ne demandent les preuves de l'acquisition de leur patrimoine ou de l'établissement de leur magistrature. La preuve en serait aisée : mais à quoi bon prouver ce qu'on ne conteste pas ? »<sup>2</sup>.

Il suffit qu'il y ait « une possession publique », qu'il y ait « une perpétuité d'actes et de succession ». Les « progrès de cette perpétuité qui se retrouvent unique-

1. Bossuet. *Réflexions sur un Écrit de M. Claude*.

2. Pluche. *Op. cit.*, tome VIII, 2<sup>e</sup> partie, pages 298 et suiv.



# GROETHUYSEN

## origines de l'esprit bourgeois en france

“Il s'agit ici de creuser plus loin que les idées, de faire paraître, parler, cet être prudent, effacé, qu'était le bourgeois d'autrefois. On n'y parviendra pas sans ruse. [...] Le détour imaginé par M. Bernard Groethuysen est celui-ci : ne pouvant écouter les bourgeois, il a écouté les curés, et, à travers leurs propos, il a deviné maintes choses. [...] Ce n'est pas Voltaire, ni Rousseau, dont M. Bernard Groethuysen est curieux, c'est du Français moyen, et pour se rapprocher de lui, il s'assied au prêche avec lui. Soupçonnait-on qu'après tant de travaux une source considérable pour la connaissance du XVIII<sup>e</sup> siècle restait négligée ?

Daniel Halévy

Bernard Groethuysen (1880-1946) a été l'élève de Dilthey et de Simmel après avoir poursuivi des études de philosophie à l'Université de Berlin. Pendant de longues années, il a fait dans différentes bibliothèques de France ainsi qu'aux Archives nationales des recherches au sujet de la Révolution française qui lui ont permis d'étudier la formation de l'esprit bourgeois.

